

Les Mémoires de François II. Rákóczi

Par

BÉLA KÖPECZI

(Budapest)

La nouvelle série de l'*Archivum Rákóczianum*, qui contiendra des ouvrages de caractère littéraire, commence par une édition critique des Mémoires de François II. Rákóczi. En publiant l'original français de cette œuvre et sa traduction hongroise remaniée par István Vas, nous voudrions combler une grave lacune des sciences philologiques hongroises. Outre l'établissement du texte authentique, il nous a semblé nécessaire de retracer, dans les cadres que l'édition critique nous offrait, l'historique de l'œuvre, sa genèse, sa publication, ainsi que sa fortune, son importance.

1. La genèse de l'œuvre

Rákóczi estimait qu'il n'était pas seulement un homme d'État, mais aussi un homme de lettres. Les particularités de son caractère, les influences et les expériences culturelles qui l'avaient profondément marqué, une faculté d'expression se manifestant très tôt, tous ces facteurs le poussèrent à attribuer à l'écriture une importance exceptionnelle. Le fait d'être non seulement témoin mais aussi participant actif et même animateur de grands événements, avait pu éveiller en lui, dès le début de la guerre d'indépendance, l'idée d'enregistrer ces événements pour les soumettre à la réflexion. Les lettres écrites en français qu'il adresse à la cour de Versailles ou à ses diplomates au temps de la guerre d'indépendance semblent à cet égard particulièrement révélatrices. En effet, celles écrites à Louis XIV, aux envoyés français Bonnac et Ferriol ou à Montméjan, chef de la mission lazariste de Varsovie,¹ se distinguent tant par le ton personnel plein de retenue, de passion et de sincérité caractérisant le Prince, que par une distance par rapport aux faits, qui est le propre de toute attitude d'historien. De ce même penchant d'historien témoignent les manifestes qui furent rédigés par ses proches collaborateurs, mais dont il surveilla la mise en forme définitive: le Prince souscrivit entièrement aux arguments historiques et juridiques du *Recrudescunt*, de l'*Animadversiones* de Veratius Constantinus ou de la *Lettre d'un ministre de Pologne* . . .,² et il est certain que l'ultime décision lui revenait dans le jugement des situations concrètes et dans le choix

des arguments. Dans ses instructions, dialogues et dans d'autres documents politiques, le Prince lui-même procède à des mises au point qui témoignent de son effort pour juger objectivement des raisons de la guerre, de son déroulement et des circonstances auxquelles étaient dus les succès ou les échecs, c'est-à-dire, il ne cessait d'analyser les causes et les effets, de prendre la mesure des événements auxquels ils avaient participé.

L'inventaire de ses archives, dressé à Munkács le 2 juin 1710, contient des fascicules rangés suivant les années, qui portent cette inscription: « Proprium manuscriptum Suae Serenitatis ». Le titre du fascicule 170 indique sans équivoque que cette fois il ne s'agit pas ou pas seulement de lettres: « Propria manu scriptae Suae Serenitatis; dialogi, orationes, Aurea Libertas, ab Anno 1704. ad 1709. inclusive; auro et cedro digna ».³ Sándor Márki, biographe de Rákóczi, soutient que le Prince « rédigea une partie importante des Mémoires déjà en Hongrie, les fit même traduire en russe pour les envoyer au Tsar, sous forme de dialogues ».⁴ Cette hypothèse est fort discutable, surtout si l'on sait que le dialogue, c'est-à-dire *discursus*, auquel l'historien fait allusion, traite de la situation en Pologne et des relations hungaro-russes.⁵ Si nous ne saurions accepter une telle hypothèse, il est par contre indéniable que les lettres et écrits politiques de Rákóczi contiennent déjà des éléments que nous retrouverons dans les Mémoires. Nous pouvons admettre également que dans son exil il avait à sa disposition sinon ses archives complètes, du moins ses documents les plus personnels. Un fait à noter: dans les Archives de la guerre d'indépendance de Rákóczi, conservées aux Archives Nationales de Budapest, ne se trouvent pas certains fascicules mentionnés par l'inventaire de Munkács cité plus haut. Les papiers de Rákóczi, écrits en partie en hongrois, et gardés jusqu'en 1771 à l'ambassade de France à Constantinople, furent transportés en France où ils devaient parvenir au Ministère des Affaires Étrangères pour se perdre sans laisser de traces.⁶ On peut supposer que parmi ces papiers figuraient, en dehors d'écrits de nature politique, les notes de Rákóczi consacrées à des problèmes historiques.

Une chose est certaine, c'est qu'il s'intéressa, pendant son séjour en Pologne et notamment à Danzig, à l'histoire de Hongrie et de Transylvanie, mais surtout à celle de la guerre d'indépendance, puisque c'est de là qu'il donnait des instructions à ses envoyés, László Vetési Kökényesdi, Domokos Brenner, prévôt de Szepes, et János Mihály Klement qui avaient pour mission de représenter l'idée d'une Transylvanie indépendante, auprès de la Cour de France, du gouvernement anglais et hollandais. Cette correspondance diplomatique prouve que le Prince revenant sur les événements des années précédentes s'était fort bien documenté, ce qu'il n'aurait pas pu faire s'il n'avait pas eu au moins certains documents à sa disposition.⁷ Lorsqu'il quitta Danzig et s'embarqua pour la France, il dut emmener avec lui une partie de ses papiers, dont il allait avoir besoin dans son activité diplomatique.

Par là, nous avons seulement voulu prouver qu'il existait une continuité dans l'œuvre littéraire de Rákóczi, entre la phase qui se situe au moment de la guerre d'indépendance et celle de la période suivante, et qu'en écrivant ses Mémoires, il s'appuie sur certains documents antérieurs, même si, bien entendu, il ne pouvait disposer de toutes les sources.

En septembre 1715, après la mort de Louis XIV, Rákóczi se retira dans une petite maison mise à sa disposition par les Pères Camaldules à Grosbois, non loin de Paris, où il vécut pendant deux ans, jusqu'au 16 septembre 1717. Il rend compte de cette période, dans ses Confessions, mais aussi dans les lettres qu'il adresse au cardinal F. A. Gualterio. Dans une de ces lettres il trace de lui-même le portrait suivant: « Car quoyque je ne sois jamais mieux trouvé que depuis que je me suis séparé du commerce du monde et que je tache de remplir les devoirs d'un Chrétien, ce ne seroit pas le remplir, si je voulois me detacher de celles qui sont particulieres a l'estat dont la Providence m'a chargé. Je me suis donc regardé en choisissant ce genre de vie comme un Général, lequel apres avoir terminé sa campagne revient à la Cour, attentif à servir son maître, sans lui rien demander, contans de ce qu'il peut jouir de sa présence et attendant avec patience sa destiné, prest à suivre ses ordres dé qu'il les connoitra. »⁸ Donc, Rákóczi aime sa « solitude », parce qu'elle lui permet de procéder à un examen de lui-même, dans l'esprit religieux du jansénisme; mais il ne s'agit pas pour lui de rompre avec la politique. Cet auto-examen l'amène à envisager d'écrire en latin ses Confessions (*Confessio peccatoris*). Dans une lettre datée du 16 octobre 1716, il cite déjà les Confessions de saint Augustin.

Les lignes qui introduisent cette œuvre nous apprennent que Rákóczi commença à l'écrire à Noël 1716.⁹ Le premier livre relate les événements de son enfance et de sa jeunesse jusqu'au moment où éclate la guerre d'indépendance. Ce n'est qu'en Turquie, le 21 février 1718, qu'il entreprend la rédaction du deuxième livre qui résume d'une façon concise les principales caractéristiques de la guerre d'indépendance, mais traite en premier lieu de son déclin et de sa chute, puis des premières années de l'exil. De tout cela il ressort clairement que Rákóczi a délibérément renoncé à donner dans les *Confessions* une histoire de la guerre d'indépendance. Comment expliquer cette décision?

Trois raisons me semblent avoir joué. La première relève du genre choisi. C'est sur un ton profondément religieux, à la manière des pénitents, que le Prince raconte sa vie et flétrit ses péchés, tout en insérant ses méditations religieuses dans le fil de son récit. Dans les *Mémoires*, il offre une histoire essentiellement politique et militaire, quoiqu'il n'abandonne pas son attitude d'auto-inspection. Au début du deuxième livre des *Confessions*, après avoir affirmé que tout ce qui lui était arrivé n'était que l'œuvre miraculeuse de Dieu, il précise ainsi les limites de son travail: « Puisque je n'écris pas d'histoire, j'omets à parler des sièges des forteresses, des succès et des échecs des batailles, des entreprises militaires, des pourparlers de paix, des négociations avec l'étran-

ger, du régime politique de l'Etat dont je me suis occupés pendant sept ans. »¹⁰ Mener à bien cette tâche, cela incombera non pas aux Confessions mais aux Mémoires. Le Prince dut lui-même entendre ainsi le but de ses Mémoires, puisque dans l'introduction intitulée « Epître dédicatoire à la Vérité Eternelle » il s'exprime en ces termes: « Ils (à savoir les Mémoires) contiendront un récit succinct et non une exagération de ce que j'ai fait. Je vous ai, dans les Livres de mes Confessions, exposé devant les hommes l'intérieur de mon cœur. Ici je rapporterai aux hommes devant vous mes actions extérieures. Ils sauront par les premières quels furent les motifs qui me firent agir; ils connoîtront par les secondes, ce que j'ai fait. Je ne souhaite rien, sinon que par la connoissance des premières, ils reconnoissent que je suis un pêcheur et que vous êtes un Dieu, plus rempli de miséricorde, que vous êtes un père tendre et que j'ai été un enfant prodigue. »

La décision de séparer les Mémoires d'avec les Confessions a donc été justifiée par l'auteur dans les considérations clairement exprimées quant au genre et au contenu de son ouvrage.

Évidemment, le Prince aurait pu envisager d'écrire cette période de sa vie également, sur le ton des Confessions. S'il n'a pas agi ainsi, c'était aussi pour cette autre raison, la seconde des trois, qu'il destinait les Mémoires au public, beaucoup plus que les Confessions. C'est pourquoi Césaire de Saussure, le voyageur suisse, qui avait passé un certain temps à Rodostó vers la fin de la vie de Rákóczi, n'ayant pas reçu dans l'entourage du Prince d'informations précises sur le sort des Confessions, put écrire, dans un exemplaire de *l'Histoire des Révolutions de Hongrie*, la note suivante: « Ouvrage dans lequel le Prince entre dans un grand détail de toutes ses actions et où il expose naturellement les grâces particulières qu'il a reçues de Dieu, de même que les occasions dans lesquelles il peut l'avoir le plus offensé. Après la mort du Prince, ses principaux officiers jugèrent prudemment qu'il ne convenoit pas que cet ouvrage parut jamais, c'est ce qui fit qu'ils les supprimèrent, crainte qu'ils ne tombe pas un jour dans de mauvaises mains. »¹¹ La chance a voulu que le manuscrit original des Confessions nous fût conservé, ce qui nous semble d'autant plus justifié que Rákóczi lui-même fait allusion du fait que ce travail n'a pas seulement été écrit pour son propre usage, mais aussi pour servir de leçon à d'autres. Une chose est cependant sûre, c'est qu'il n'a pas pensé à les publier de son vivant. Par contre, il a destiné les Mémoires à l'opinion européenne, et en particulier occidentale, parce qu'il voulait que celle-ci puisse se faire une idée juste de la guerre d'indépendance hongroise. L'emportement avec lequel il parle de l'historiographie autrichienne est très révélateur à cet égard. Mais, pour quand envisageait-il la publication de son œuvre? — c'est déjà une autre question. Il est certain qu'une des versions des Mémoires est terminée au plus tard en 1717, version destinée à être publiée avec une introduction historique et des documents relatifs aux négociations de paix au moment propice.

Le troisième élément qui distingue les Mémoires des Confessions est la langue. Pour ces dernières, Rákóczi a choisi le latin, tandis que pour les Mémoires il a préféré le français. Le latin était alors essentiellement la langue de la science et de la théologie catholique; le français était celle de la diplomatie et de la littérature politique. Dans le choix de la langue des Confessions Rákóczi fut certainement influencé par le modèle augustinien, mais aussi par le fait qu'il attribuait à ses écrits de caractère religieux une importance théologique et voulait les faire connaître à un public international averti. Rákóczi savait bien le français, mais, comme nous l'avons démontré ailleurs,¹² il faisait beaucoup de fautes du point de vue aussi bien stylistique que grammatical. Si, pourtant, il se décida à écrire les Mémoires en français, c'était pour une raison de poids, notamment, qu'il les destinait au public de l'Europe contemporaine, intéressé aux questions de politique et lisant le français. La différence entre les Confessions et les Mémoires s'explique donc par des raisons qui sont en rapport à la fois avec le genre, le sujet et le public.

Maintenant que nous savons pourquoi Rákóczi a fait une telle distinction entre les Confessions et les Mémoires, il nous reste encore à déterminer à quel moment il prit cette décision.

Nous pouvons donc constater, en substance, que l'idée d'entreprendre une analyse de la guerre d'indépendance fondée sur les méthodes de l'historien avait préoccupé Rákóczi dès le début de la guerre. Mais la rédaction des *Mémoires* ne put avoir lieu qu'entre 1715 et 1717 à Grosbois. En Turquie il y apportait encore des retouches et des corrections. L'ouvrage parvint, de son vivant encore, en France, dans le dessein évident d'y être publié. Après 1733, la situation semble favorable à sa publication, et c'est ce fait qui explique sa révision, une nouvelle fois encore, par le Prince. Il fit exécuter une série de copies sur les *Mémoires*, dont chacune reflète une phase différente du remaniement stylistique. C'est en raison de ces retouches incessantes qu'il n'existe pas de manuscrit qui puisse véritablement être considéré comme l'original.

2. La fortune des Mémoires

Au XVIII^e siècle ce fut surtout en France que l'*Histoire des Révolutions de Hongrie* exerça une certaine influence sur les idées du public qui s'intéressait à la politique extérieure et à l'histoire. L'ouvrage figure très souvent dans les bibliothèques de l'époque. Ce n'est qu'à titre de curiosité qu'on peut mentionner que l'*Histoire* se trouve aussi dans le catalogue de 1765 de Madame de Pompadour, à côté d'ouvrages français sur Martinuzzi et Thököly et des mémoires apocryphes de Miklós Bethlen.¹³ Bien entendu, cet intérêt manifesté pour la Hongrie est loin d'être aussi vif qu'au temps des guerres turques et des luttes pour l'indépendance, et il est fonction, dans une mesure considérable, des rapports entre la France et l'Autriche.

Les écrivains et historiens des Lumières sont surtout préoccupés par les particularités de la société hongroise. Montesquieu, qui puise ses renseignements dans des ouvrages plus anciens, croit retrouver en Hongrie — comme l'*Esprit des lois* et son *Journal de voyage* en témoignent¹⁴ — les « coutumes des pères », donc l'image d'une Europe occidentale de jadis. S'appuyant sur une phrase de l'*Histoire* qui dit, au sujet de la guerre paysanne de 1514, que « les paysans étaient des esclaves avant cette révolte, mais après cet événement leur joug fut appesanti », Voltaire condamne la tyrannie de la noblesse hongroise et en général le féodalisme, dans son *Essai sur les mœurs*,¹⁵ où il parle d'ailleurs avec compassion du sort malheureux des Hongrois dans la période qui suivit la catastrophe de Mohács. Voltaire, d'ailleurs, a connu l'histoire de Rákóczi puisqu'il le mentionne en son *Candide*.

En 1778, Claude Michel de Sacy fait paraître à Paris sa synthèse intitulée *Histoire générale des Hongrois*, qui fait le procès de la noblesse hongroise pour la manière dont elle opprime les serfs. Il fait, par contre, l'éloge de Rákóczi et de la guerre d'indépendance, en se référant surtout aux *Mémoires*. « Ce prince est presque le seul chef de parti à qui l'intérêt général n'ait pas servi des intérêts particuliers. Son zèle pour la religion catholique ne ressemblait ni à ce fanatisme aveugle qui croit servir Dieu en égorgeant les hommes, ni à cette politique sacrilège qui couvre l'ambition du masque de la piété. Élevé à l'école du malheur, il fut l'ami de ses semblables, le compagnon de ses soldats. Son courage étoit à l'épreuve des revers, sa modestie étoit à l'épreuve des prospérités. Il avoit refusé des couronnes pour ne s'occuper que du soin de venger sa patrie et aimoit mieux être citoyen à Presbourg que roi à Varsovie. Il avoit de grands talent pour l'art des négociations, de plus grands pour celui de la guerre. Patriote enthousiaste, il fermoit les yeux sur les traités qui avoient livré la Hongrie à la maison d'Autriche, et se rappeloit seulement que les Empereurs avoient passé les bornes prescrites à leur puissance par ces traités mêmes. Il fut le Gustave de la Hongrie; persécuté, proscrit, brave, entreprenant comme le héros Suédois, il ne fut pas heureux comme lui. »

Il se sert non seulement des Mémoires de Rákóczi, qu'il croit être authentiques, mais aussi de la Relation de l'ingénieur Lemaire, très favorable au marquis Des Alleurs. Découvrant des contradictions entre ses sources, il s'en plaint: « On a peu de mémoires sur ces événements, et les écrits qu'ont laissés les principaux acteurs des scènes sanglantes sont si remplis de contradictions qu'il est souvent impossible de démêler la vérité. Le prince n'a pas rendu dans ses mémoires au marquis des Alleurs toute la justice qu'il méritoit. Celui-ci s'est plaint trop amèrement du comte de Berchéni, et ce dernier, après avoir été ami de Ragotzki, paroît être devenu son rival. Je ne m'arrêterai qu'aux époques les plus sûres et aux grands mobiles de ces révolutions. » Malgré cette attitude prudente, il attribue en partie l'échec de la guerre d'indépendance à la « mésintelligence » qui régnait entre les chefs du mouvement.

Sacy, qui dédie son œuvre à Marie-Thérèse, passe sous silence la déposition des Habsbourg à Ónod. Et s'il le fait c'est parce qu'il est partisan de la royauté héréditaire des Habsbourg, étant convaincu qu'une royauté élective ne peut entraîner que l'anarchie. Son silence indique aussi qu'il cherche à disculper Rákóczi de l'accusation de rébellion, et cela non seulement par sympathie pour un homme malheureux, mais aussi en connaissance de son activité et surtout de sa politique de tolérance à l'égard des confessions.

Il félicite d'ailleurs la Cour de Vienne pour la conclusion du traité de Szatmár qui, selon lui, « est le plus important que la maison d'Autriche ait conclu avec les Hongrois; il est devenu l'olive de la paix et la base de la domination autrichienne. Lui seul a mis fin à une guerre qui avoit duré plus de deux siècles ». Cependant Rákóczi refuse ce traité et l'auteur en donne l'explication suivante: « Ragotzki aima mieux renoncer aux biens immenses qu'il possédoit en Hongrie et en Transylvanie que de souscrire à cet acte qui révoltoit sa fierté... Ce républicain inflexible protesta toujours qu'il aimoit mieux traîner son indigence de contrée en contrée que de vivre esclave et fortuné dans sa patrie. »¹⁶

Dans la Hongrie du XVIII^e siècle on a pu relativement tôt prendre connaissance des Mémoires. Ils n'attirèrent pourtant l'attention de la censure impériale que dans les années 1770. En 1776, le censeur examine l'œuvre et le blâme pour ses expressions offensant la maison impériale, mais il ajoute: « Néanmoins, elle se présentera fort utile, dans son genre, pour des hommes instruits. » Il déclare donc l'ouvrage toléré et permet qu'il soit mis entre les mains des érudits, contre un reçu (*erga schedam eruditus*).¹⁷ Nous savons par les différents catalogues de livres qu'un bon nombre de bibliothèques privées en possédaient, et pas seulement les bibliothèques des familles aristocratiques qui s'y intéressaient particulièrement à cause de leurs ancêtres.¹⁸

Parmi les historiens hongrois, Gábor Kolinovics fut le premier à citer dans son ouvrage historique achevé en 1742 et relatant les événements de Hongrie entre 1701 et 1720, l'*Histoire des Révolutions de Hongrie* comme une de ses sources principales: « Ce dernier ouvrage en langue française sur la guerre des Confédérés conduite par Rákóczy, fut imprimé à Paris avec le privilège du Roi Très Chrétien, avec un portrait équestre élégant de Rákóczy en face du frontispice. » (L'auteur se trompe: ce portrait figure dans l'*Histoire du Prince Ragotzi* d'Eustache Le Noble, publié à Paris en 1707, dans l'*Histoire des Révolutions de Hongrie* il y a un portrait en buste de Rákóczi.)¹⁹ Il faut remarquer que Kolinovics considérait, lui aussi, l'histoire comme un ouvrage édité à Paris.

Le travail de Kolinovics n'ayant pu paraître, c'est István Katona, un historien jésuite, qui mentionne pour la première fois les *Mémoires* dans son *Historia critica*, parue au début du siècle dernier. Parmi les calvinistes, Ézsaiás Budai les cite dans son ouvrage intitulé *Histoire de Hongrie*, paru en 1812.

Parmi les historiens qui ne sont pas hongrois, Johann Christian von Engel parle des *Mémoires* dans la cinquième partie, parue en 1814 à Vienne, de sa *Geschichte des Ungarischen Reiches*. Ignatius Aurelien Fessler, dans son travail intitulé *Die Geschichte der Ungarn und ihrer Landsassen* (Leipzig, 1815—1825) et plusieurs fois réédité au cours du XIX^e siècle, utilise également les *Mémoires*, et termine même sa neuvième partie par une citation qui leur est empruntée, destinée à prouver ainsi la noblesse d'esprit et le caractère pieux du Prince.²⁰

L'auteur de la note sur l'*Histoire* conservée aux Archives du Ministère des Affaires Étrangères ne s'était pas trompé: les *Mémoires* ont provoqué de « bons effets » en Hongrie. Dès les années 40 du XVIII^e siècle, certains intellectuels hongrois commencent à s'intéresser à l'*Histoire des Révolutions de Hongrie* et à la biographie de Rákóczi écrite par Le Noble. En 1744, un de ses amis hongrois s'adresse à Mihály Rotarides pour lui demander une fois « retourné à Wittemberg, de bien vouloir copier dans des sources dignes de foi (l'*Histoire* et *La vie du Prince Ragotzi*) et d'envoyer dans des lettres les exemples attestant les excellentes qualités: la sobriété, les bonnes mœurs, l'hospitalité, les sentiments humains, etc. du prince Rákóczi pour qu'on puisse faire taire les bouches mensongères et repousser les vilaines chicaneries que d'aucuns se permettent au sujet du Prince. »²¹

Ce sont les *Mémoires* qui alimentèrent, dans les années 1780, l'opposition nobiliaire, mais aussi les conceptions politiques des jacobins hongrois. En 1790, les frères Laczkovics échangent des lettres sur la portée de l'*Histoire des Révolutions de Hongrie* et se demandent dans quelle mesure le comportement des députés à la Diète aurait été différent s'ils avaient lu cette œuvre.²²

Le nombre de ceux qui savaient le français en Hongrie étant fort réduit, on ne tarda pas à traduire l'*Histoire* en latin. Si l'on recourait au latin, c'est parce qu'on espérait ainsi donner un caractère scientifique à l'ouvrage, ce qui était important du point de vue de la censure.

Au Département des Manuscrits de la Bibliothèque Nationale Széchényi se trouve une traduction latine du XVIII^e siècle, provenant du legs de Dénes Mednyánszky, qui porte le titre suivant: *Historia Revolutionis Regni Hungariae justum Legitimi in eo Regiminis exhibens Conceptum, una cum Commentariis Principis Francisci Rákóczy de Bello Hungarico ab Anno 1703 usque ad eius finem. Comitum Nicolai Betlehem de rebus gestis Transylvaniae (!) . . . Editus Galliae Hagae Comitum, Anno 1739*. Le deuxième volume du manuscrit contient la traduction complète des *Mémoires*. Le traducteur ignorait visiblement où se trouvait La Haye, mais supposait que, si l'ouvrage était paru en français, cette ville était certainement située en France. A la fin d'une copie de la traduction latine de la Bibliothèque de l'Université de Budapest nous lisons la remarque suivante: « Finitum die 29 Octobris 1790 par Samuelem Morvay » -- fait qui prouve que les frères Laczkovics n'étaient pas les seuls à reconnaître l'importance politique des *Mémoires* à la fin du XVIII^e siècle. On trouve à la

Bibliothèque de l'Académie des Sciences de Hongrie une copie de la traduction, portant la date de 1801.²³ La Bibliothèque Nationale Széchényi possède également une autre traduction latine ayant pour titre: *Rákóczy Francisci Principis Testamentum, adiecta genuina Relatione historica de Causis. Initio, Progresso et Exitu Decennalis Belli Confederatorum Hungarorum contra Legitimum Suum Regem.*²⁴ Ici le traducteur renonce au titre original, et pour se justifier d'avance de l'accusation de rébellion, il laisse entendre que Rákóczi s'est soulevé contre le roi légitime, et il ne traduit que certaines parties des Mémoires. Aucune des traductions mentionnées n'a pu être publiée, elles n'ont donc pu être diffusées que sous forme de manuscrit.

Dans la première moitié du XIX^e siècle, à l'époque des réformes, les Mémoires restent sur la liste des livres prohibés, on tente néanmoins de les traduire cette fois en hongrois en vue d'une publication éventuelle. La première traduction hongroise complète qui nous soit parvenue est due au professeur József Benke, père de la célèbre actrice Róza Laborfalvy, qui donna à son œuvre le titre suivant: « *II. Rákóczy Ferenc élete és magyar háborúja* » (La vie de François II Rákóczy et sa guerre hongroise). Le travail fut achevé en 1839—1840. Une introduction résume, en s'appuyant sur l'*Histoire*, les événements de l'enfance et de la jeunesse de Rákóczi.²⁵

Le grand juriste et historien, László Szalay est le premier à avoir attiré l'attention sur la nouveauté de la conception des Mémoires qu'il utilisera avec la critique nécessaire dans le cinquième volume de son *Histoire de la Hongrie*, parue après l'écrasement de la révolution de 1848. A cette époque ce ne sont pas seulement les historiens partisans de l'indépendance nationale qui se servent des *Mémoires* mais aussi ceux qui s'intéressent à l'histoire sociale dans un esprit plus ou moins progressiste. Ce n'est pas l'effet du hasard, si l'historien Károly Ráth joue un rôle si important dans la diffusion des *Mémoires*, il appartient en effet à un groupe de savants qui étudient l'histoire de la paysannerie et rassemblent des documents qui s'y rapportent.

La première traduction hongroise des *Mémoires*, faite par un certain Gy. L.,²⁶ fut publiée plus de 120 ans après la parution de l'original français, en 1861, par Károly Ráth à Győr sous le titre de *II. Rákóczi Ferenc emlékirata a magyar hadjáratról* (Les Mémoires de François II Rákóczi sur la campagne de Hongrie). C'est cette traduction que Kálmán Thaly a remaniée et publiée avec Károly Ráth, en 1866 à Pest. La version remaniée a connu plusieurs éditions: la deuxième parut en 1868, la troisième en 1872 (mais celle-ci ne portait plus que le nom de Thaly), la quatrième en 1885.²⁷ Dans la préface de l'édition de 1866, Thaly dit ceci de la traduction: « Le traducteur, M. Gy. L., bien qu'il semble avoir bien assimilé la langue française, ne s'est pas soucié de la précision, du terme propre et de la fidélité de sa traduction; il ne maîtrisait pas suffisamment le style hongrois; d'où l'incorrection, le caractère débraillé et peu soigné de ses phrases; il n'était pas très versé dans la langue hongroise

archaïque non plus, de telle manière qu'il avait tendance à traduire certaines expressions françaises correspondant à des locutions spéciales hongroises par des tournures modernes, s'écartant parfois nettement du sens original; il en est résulté plus d'une fois une obscurité que seuls les spécialistes ayant l'habitude des expressions de l'ancien hongrois ont pu dissiper, en confrontant la traduction à l'original. Une source de difficultés encore plus grandes était que notre honorable traducteur n'avait jamais étudié l'époque de Rákóczi dans des documents originaux, et très peu même dans d'autres travaux, en conséquence de quoi il ne possédait pas les connaissances nécessaires touchant à son sujet, ce qui a également entraîné beaucoup de désordres et de confusions. Ces défauts se trouvent accrus encore par le fait que, à maints endroits, des phrases entières furent omises, soit par oubli, soit — et ceci vaut en particulier pour les explications stratégiques — à cause des difficultés de la traduction. » Le remaniement fut considérable, et à cet égard nous devons souscrire à l'affirmation de Thaly: « En ce qui concerne les corrections apportées au texte, ayant confronté sur tous les points ce dernier à l'original français, je peux affirmer en bonne conscience que j'ai effectué un si grand nombre de retouches qu'en fin de compte cette édition peut être considérée comme ayant été remaniée et transformée de fond en comble. Il n'existe pas une seule page dans tout le volume à laquelle je n'aie apporté de corrections importantes, souvent même dépassant en volume ce qui restait de l'ancienne traduction . . . J'ai comblé les omissions, j'ai éliminé les expressions inexactes ou impropres, en essayant de les remplacer par de meilleures, qui soient à même de satisfaire, dans la mesure du possible, les normes d'un style élégant, varié et vraiment hongrois . . . Là où il en a fallu, j'ai recouru aux tournures du hongrois archaïque, telles qu'elles étaient en usage au temps de Rákóczy. » Il est incontestable que l'ensemble de la traduction en a été sensiblement amélioré, mais, chez Thaly également, on peut critiquer la traduction des termes techniques, et surtout le style qui était un mélange singulier de « hongrois archaïque » et du style national-populaire de la littérature du XIX^e siècle.

La traduction de Gy. L. remaniée par Thaly, est restée en circulation (sans qu'elle ait d'ailleurs été rééditée pendant un demi-siècle) pendant plus de 80 ans et ce n'est qu'en 1948 qu'une nouvelle traduction a pu être publiée, exécutée par István Vas. Cette même version a paru une deuxième fois en 1951, préfacée par Zs. P. Pach. Donnant les raisons d'une nouvelle traduction, Vas y explique que celle de Thaly était vieillie et que, « comme il en est pour toute traduction en prose, elle était empreinte d'une lourdeur que n'avait pas l'original ». ²⁸ Ceci est vrai, mais si une nouvelle traduction s'imposait, c'était aussi parce que Thaly n'avait pas été, lui non plus, assez précis dans son travail. La traduction de Vas a su plaire aux lecteurs d'aujourd'hui, grâce au style travaillé du traducteur, mais nous en avons relevé certaines faiblesses dues à l'obscurité du texte original, aux difficultés posées par le vocabulaire militaire,

mais aussi à certains erreurs d'ordre historique. István Vas a bien voulu remanier la traduction aux fins d'une édition critique, en tenant compte des observations de Géza Perjés, spécialiste de l'histoire militaire, ainsi que de celles de l'auteur de cet écrit, et c'est cette version remaniée que nous offrons ici aux lecteurs.

3. La signification des Mémoires

Les *Mémoires* de Rákóczi sont importans de trois points de vue: en tant que source historique d'une grande richesse, en tant qu'œuvre littéraire et enfin, comme monument de pensée politique.

Les données historiques que les *Mémoires* contiennent aident grandement à connaître la guerre d'indépendance; mais leur auteur n'en reste pas là, et au bout de son enquête sur les raisons des succès et de la chute de la guerre d'indépendance, il porte certains jugements de valeur qui constituent en fait la première prise de position à propos de cet important événement de l'histoire hongroise.

Sur le plan des faits, Rákóczi se borne à n'enregistrer que les événements auxquels il a participé lui-même ou qu'il a suivis avec une attention particulière en raison de leur importance; il ne fait mention que des personnes avec qui il était en rapport direct ou bien dont l'activité a particulièrement éveillé son intérêt, il ne décrit que les lieux où lui-même est allé, sur les autres il ne donne tout au plus que quelques renseignements. Ce point de vue personnel fait que, nécessairement, il ne relate pas toute l'histoire de la guerre d'indépendance. Kálmán Thaly, en publiant la traduction hongroise des *Mémoires*, a formulé la critique suivante dans une de ses notes relatives aux événements de 1705: « Un des principaux défauts des Mémoires de Rákóczy consiste dans le fait qu'ils ne s'occupent pas, ou seulement très brièvement et très incomplètement, des événements de la Transdanubie, pourtant si importants. La raison en était probablement que ce n'est qu'après beaucoup d'années, loin de ses archives, et exclusivement de mémoire qu'il écrivit toute l'œuvre, de sorte que seuls lui étaient présents les événements auxquels lui-même avait participé, alors qu'en Transdanubie, il n'avait été personnellement qu'une seule fois, en 1704 à Paks. »²⁹ Le relevé des insuffisances dans ce domaine, dressé par Thaly pourrait être continué, puisque Rákóczi, en analysant les événements intérieurs, ne parle que très succinctement de tout ce qui s'était produit en Transylvanie en 1707 et pendant la période suivante: sur le plan des activités diplomatiques par ailleurs, il ne consacre que peu de place aux pourparlers de Nagyszombat, aux négociations précédant la conclusion du traité de Varsovie, et même à ses relations avec la cour de Versailles. A propos de ces dernières, lui-même écrit dans les *Mémoires*: « Plusieurs raisons m'ont empêché de rapporter dans ces Mémoires les négociations étrangères que j'ai

entreprises pendant cette guerre. » Ces lacunes étaient volontaires, nous pensons qu'il n'est pas nécessaire d'introduire dans les notes des données et des explications complémentaires.

En tête de ses Mémoires, Rákóczi a placé son *Epître dédicatoire à la Vérité Éternelle*, où il parle ainsi des défauts de son œuvre: « Qu'on voie donc et qu'on discerne par la lecture de cet Ouvrage, ce qu'on doit croire des affaires de Hongrie. Mon langage sera libre devant vous, ô Lumière de mon cœur ! Car votre bonté excusera en moi les manquemens de mémoire, qui pourront être réparés par les Protocoles, par les Documents, par les Lettres et par les Relations de ceux qui étoient sous mes ordres, qui sont conservées dans mes Archives, par où la Postérité pourra ajouter à ceci bien des choses particulières ou transporter celles que ne sont pas rapportées en leur place. » Encouragé par cet avertissement, János Jerney signale déjà en 1841, dans le neuvième volume de la revue *Tudománytár*, que Rákóczi a commis une erreur de date à propos de la mission de Pál Ráday à Bender et il ajoute: « Mais à cela il n'y a rien à redire, étant dans l'écriture de Rákóczy plusieurs fautes pareilles de la précision du temps; notamment, il situe certaines choses qui ont eu lieu en 1711 à l'an 1710, ce qui est à attribuer certainement à l'égarement de sa mémoire et à l'absence de ses documents authentiques. »³⁰

Sándor Márki dresse la liste suivante des erreurs commises sur les faits, groupées selon leur nature: « Une des déficiences que présente sa relation des faits est qu'il n'indique que rarement les prénoms ou s'y trompe et emploie différentes orthographes pour les noms de famille. Parfois, il passe sous silence même des événements d'importance véritable, par exemple les exploits militaires de Károlyi, Bottyán ou Ádám Balogh. Sa chronologie est parfois fautive. Il commet moins souvent des erreurs géographiques; cependant il confond le détroit de Kaján en Zaránd avec les Portes de Fer; il substitue Zólyom à Besztercebánya et il situe les bains de Vihnye aux environs de Körmöcbánya, au lieu de Selmec. »³¹ Certes, Márki a raison, tout comme Thaly lui-même avait raison lorsqu'il corrigeait des erreurs de Rákóczi dans les notes de sa traduction. Bien entendu, nous aussi, nous signalons les inexactitudes des *Mémoires* à l'attention des lecteurs. Ceci dit, nous pensons toutefois que la valeur de l'ouvrage en tant que source n'en souffre pas, même sur le plan des données, quelques erreurs ne pouvant fausser les informations de Rákóczi, sur les corrélations plus générales de la guerre d'indépendance.

Le Prince se penche sur l'histoire de la guerre d'indépendance en l'abordant du côté du témoin-sujet, ce qui ne veut pas dire qu'il ne prête pas attention aux conditions extérieures objectives. S'il ne s'occupe pas beaucoup des motifs économiques, il regarde par contre, d'un œil clair et non prévenu, la société hongroise de son époque, et la description qu'il donne, à propos des événements de 1704, de la situation des différentes classes et couches sociales est d'une très grande importance au point de vue de l'appréciation générale de

la guerre d'indépendance. La position du Prince est celle de l'aristocrate, ce qui ne l'empêche pas de prendre conscience et de faire état des défauts de l'aristocratie, du clergé et de la noblesse. Quant aux serfs, leur problème est examiné surtout du point de vue de l'armée, mais le Prince avait nettement conscience de l'oppression impériale et seigneuriale qu'ils devaient subir, ainsi que de la tension sociale qui en résultait.

Dans les *Mémoires*, Rákóczi accorde une attention particulière aux questions militaires et à cet égard — tout en analysant largement les capacités des commandants et des soldats, leur aptitude militaire et leur changements d'humeur — il ne se trompe pas sur le rôle que jouèrent le manque d'argent et d'armes, et l'absence d'une armée régulière.

L'analyse consacrée à la situation de la Hongrie sur le plan de la politique extérieure tient également une place importante dans les *Mémoires*, quoique l'auteur n'entre pas dans les détails de ses négociations diplomatiques. L'isolement international de la guerre d'indépendance n'était pas, aux yeux de Rákóczi, dû simplement à la fortune adverse et irrémédiable, il s'assigne comme tâche principale d'y mettre fin et il attribue l'insuccès de son action aux conditions de l'époque et aux facteurs subjectifs, et plus particulièrement à l'incompréhension de la diplomatie française et à la malveillance de certains de ses représentants.

Le fait qu'il se mette au premier plan de son récit, fait que le Prince analyse surtout, bien entendu, sa propre activité et celle de ses proches collaborateurs. Déjà l'auteur du compte rendu paru dans les *Mémoires de Trévoux* lui reprochait d'être injuste envers Bercsényi et d'autres de ses subordonnés. Il est intéressant de noter que la littérature historique hongroise ne s'occupe guère de la critique exercée par Rákóczi à l'égard de Bercsényi, ou bien elle accepte le jugement du Prince — du moins tacitement. Pourtant, c'est là une question complexe et qui ne manque pas d'intérêt du point de vue de l'ensemble de la guerre d'indépendance. Thaly estime que Rákóczi n'a pas porté sur l'activité de Bottyán un jugement conforme à ses mérites et que, dans le cas de Bezerédy et d'Ocskay, il juge leur activité rétrospectivement, à la lumière de leur trahison. On peut citer à ce propos la phrase dans laquelle Sándor Márki résume son opinion à cet égard: « Il (Rákóczi) est injuste sans le vouloir lorsqu'il affirme d'une façon générale que les brigadiers ne savaient pas commander, ou bien lorsqu'il qualifie Kuckländer de simple d'esprit et ne fait même pas mention de Bottyán à propos des campagnes de Transdanubie, alors que celles-ci sont liées à jamais à son nom, ou encore, lorsqu'il flétrit le baron Gáspár Révay qui a effectivement cédé Nyitra, mais nullement sans avoir tiré un seul coup de canon. Certains ont été caractérisés par des couleurs très sombres, en fonction d'événements ultérieurs; ainsi il condamne dès le début Ocskay et Bezerédy et il lui arrive même de saluer le courage d'Antal Esterházy uniquement en raison de son passé. »³²

Les jugements de Rákóczi sont-ils vraiment aussi « sombres » ? Les mémoires et journaux intimes hongrois et étrangers que nous connaissons attestent clairement que les généraux aristocrates — à quelques exceptions près — n'étaient pas à la hauteur de la situation, ni par leurs connaissances en matière de guerre ni par leur comportement humain. La capacité militaire et la discipline des autres officiers n'étaient pas autrement irréprochables. Il est certain que les connaissances que Rákóczi avait des hommes n'étaient pas également profondes et qu'en particulier il n'a pas su apprécier convenablement l'activité de ceux qui l'exerçaient loin de lui. Ceci vaut surtout pour Bottyán. Sa manière de projeter sur le passé les effets de la trahison ultérieure l'amène aussi à des déformations dans le cas d'Ocskay ou de Bezerédj.

Rákóczi n'ignorait pas que ses jugements pourraient soulever beaucoup d'objections. Dans son *Epître dédicatoire à la Vérité Éternelle*, on lit à ce propos les phrases suivantes: « Quant à ceux qui regardent mon sentiment sur ceux qui m'étaient alors subordonnés, ou sujets, j'ai résolu de mépriser les jugemens que les hommes en feront, parce que je dois rapporter devant vous . . . Je sais que j'excuserois bien des choses, que la voix du peuple a condamnées? que j'en condamnerai d'autres, que l'ignorance du vulgaire a prisées ou estimées. Que le jugement que je dois rapporter soit toujours à vous, ô Vérité Éternelle! » Témoignant devant la Vérité Éternelle, Rákóczi se sent obligé de porter des jugements sévères et sincères, mais il est en même temps persuadé que ceux-ci sont conformes à la vérité.

Mais ce n'est pas seulement dans les hommes qu'il cherche la cause des maux, il en accuse aussi les circonstances: « Ainsi, lorsque dans la suite le Lecteur observera que je ne louerai personne en particulier et que j'en blâmerai plusieurs, il l'attribuera à ce que j'ai rapporté, c'est à dire, qu'il a manqué de Maîtres et non de Disciples, au nombre desquels je dois me ranger. » Sa propre personne non plus, il ne la soustrait pas à cette critique implacable: « J'étais alors âgé de 26 ans, sans expérience militaire et assez superficiellement instruit des affaires politiques et historiques. Je savois remarquer les fautes et les défauts; peut-être n'ai-je pas su les corriger. J'avouerai donc que j'étois aveugle qui conduisois des aveugles. » Cette autocritique n'est pas sans fondements réels, mais il a tendance à l'exagérer par esprit de mortification pénitentielle, ce qui donne l'impression à ceux qui ne connaissent pas ses autres écrits, qu'il cherche au fond à se disculper par cet excès de contrition. Se déclarer responsable est, certes, une attitude honorable, mais comme les *Mémoires* ne s'écrivent pas sur le ton des *Confessions*, une critique excessive de soi-même et, disons-le, des autres, ne mène pas à une interprétation véritablement objective de l'histoire. Aussi apporte-t-il souvent des corrections au tableau qu'il vient de brosser, et dans ses conclusions visant à expliquer l'échec de la guerre d'indépendance, il souligne la coexistence et l'interaction des éléments subjectifs et objectifs: « Quiconque jugera sur le fondement des affaires de

Hongrie, attribuera l'heureux commencement de cette guerre à la trop grande précaution des ennemis dans leur conduite; il attribuera, dis-je, le progrès aux Garnisons et Forteresses mal pourvues et encore mal défendues; enfin il imputera la mauvaise issue à l'ignorance, à l'inexpérience de la Nation, au manque d'argent et d'armes, qui sont les nerfs de la guerre, à la peste et à la médiocrité des secours qu'on a reçus de la Cour de France ». Ce jugement invoque également comme cause l'inexpérience et l'ignorance de la nation, mais aussi le manque d'argent, d'armes et de soutien extérieur, et même la peste.

Jusqu'ici nous avons examiné la conception de l'histoire de Rákóczi en tant que suite logique d'un point de vue personnel, mais nous n'avons pas parlé de ses fondements philosophiques. Voulant spécifier l'objet de ses *Mémoires*, le Prince déclare qu'il ne parlera pas de l'état des royaumes étrangers et particulièrement de celui de la Pologne: « Mais parce que j'ai peu de connaissance certaine de ce qui s'est passé, il y aurait de la présomption à mêler à ce que j'ignore, ce que je sai: ce qui fera que je n'écrirai point les actions des autres, et que je ne rapporterai que les causes des événemens en tant qu'elles ont eu leur origine en moi. Et parce que l'essence de l'Histoire consiste particulièrement en cela, je les détaillerai dans toute la simplicité possible pour éclairer quelles ont été les œuvres des ténèbres de mon ignorance et celles de votre divine Lumière. » Ceci implique que Rákóczi se met lui-même et en général l'homme au centre de l'histoire, mais un homme actif, capable de déclencher et d'influencer les événements. Quand dans ses *Confessions* il distingue l'*historia* et la *confessio*, il considère que la tâche de la première est de décrire « les mœurs, les actions et les génies différents des princes » et celle de la seconde est de découvrir la « raison de la conscience » (*conscientiae ratio*).

L'homme de l'histoire n'est pas toutefois un être autonome, puisque d'après Rákóczi, le dernier mobile de l'histoire est la Providence. Dans la formation de cette conception théocentrique de l'histoire, il est influencé non seulement par l'enseignement de saint Augustin et de l'ancienne historiographie chrétienne, mais aussi par les idées de Bossuet, de Fénelon et même de Leibniz. Le *Discours sur l'histoire universelle* de Bossuet considère l'histoire comme l'œuvre de la Providence et s'appuyant sur Polybe et Augustin, l'évêque de Meaux élabore une philosophie déterministe de l'histoire qui sert à justifier l'ordre établi. Fénelon déclare lui aussi, que la source de l'histoire est dans la Providence, mais son opposition à la monarchie absolue lui permet d'exercer une critique à l'égard de la société, voire même du pouvoir en place. Leibniz croit trouver en Dieu l'origine de tout ordre et c'est Dieu qui représente pour lui la rationalité parfaite, celle qui se manifeste dans l'histoire également.³³

Les vues de Bossuet et de Fénelon sont bien connues de Rákóczi écrivant ses *Mémoires*, mais il est peu probable qu'il se soit renseigné sur les détails de la théorie de Leibniz. A ce propos, il est intéressant de remarquer que lorsqu'il parle de la Providence il l'identifie à la Vérité Éternelle, et de cette manière,

il assied sur une base théologique son aspiration même à l'objectivité historique. Dans cet effort pour mettre en valeur la vérité, la sincérité et la personnalité, nous croyons découvrir l'influence du jansénisme.

L'importance que Rákóczi attribue aux mœurs, aux actions et au « génie » des hommes prouve qu'il fut aussi influencé par l'historiographie journalistique de la fin du XVII^e et du début du XVIII^e siècle qui a préparé l'histoire du Siècle des Lumières, illustré par l'activité d'un Montesquieu ou d'un Voltaire.

La conception théocentrique de l'histoire ne lui sert qu'à soutenir une idée politique fondamentale; en effet, vue sous l'angle de son effort pour reconquérir la liberté du pays, toute l'histoire hongroise n'est, dès le XVI^e siècle, qu'une suite de luttes menées pour l'indépendance de la Hongrie. L'idée de la liberté implique l'élection libre des rois, le droit de résister au prince qui enfreint les lois fondamentales du pays, le maintien des privilèges de la noblesse. Elle implique l'établissement d'un État « national » indépendant, une politique économique mise au service des intérêts du pays, le développement de l'industrie et du commerce et la diffusion de la culture. Il ne s'agissait pas là d'un programme étroit, destiné à la seule noblesse hongroise, sa conception de la liberté et du progrès était liée au ralliement des différentes forces sociales, peuples et confessions.

La conception de l'histoire de Rákóczi fut aussi influencée par les antécédents hongrois et transylvains. Il a fort bien connu Bonfini, qui a popularisé la figure du roi humaniste Mathias Corvin et son État. Il a lu l'histoire transylvaine de Farkas Bethlen sur la formation de la principauté et particulièrement sur le règne d'István Báthori. Il a pu également connaître l'histoire de János Bethlen qui s'est fait le propagateur de l'idée d'une Transylvanie indépendante, tout en condamnant l'activité des princes de la maison de Rákóczi. C'est un de ses généraux, Simon Forgách qui publia en 1705 l'œuvre intitulée *Török Áfium* (L'opium ture) de Miklós Zrínyi, le plus grand penseur politique hongrois du XVII^e siècle. Cet écrit a influencé la pensée de Rákóczi par le rôle que l'auteur y attribue à l'établissement d'une armée nationale régulière en vue du rétablissement d'une Hongrie indépendante.

Le culte de l'indépendance chez Rákóczi est étroitement lié à une longue tradition hongroise et le Prince en est pleinement conscient. De ce point de vue il voit non seulement le rôle de la noblesse, mais aussi celui de la paysannerie, dont il veut devenir le maître et le porte-parole à la fois: « La Divine Providence — écrit-il — m'a conduit dans ce désert de ma Patrie, comme la Voix qui criait aux Armes, à la Liberté. Elle fit entendre ce cri à tous les habitants. Les cœurs généreux, émus au nom de la Liberté, accoururent, ils prirent les armes pour la recouvrer; mais cette voix n'étoit pas en état de donner ni la paye aux Soldats, ni l'habillement, ni des armes, ni des chevaux. Il falloit donc demander au peuple de donner, jusqu'où on fut en état de lui rendre. Cepen-

dant ce même peuple était soldat; ainsi il auroit fallu le surcharger en impôts, l'obliger à fournir des vivres, sans cesser de cultiver la terre et de supporter en même temps les fatigues de la guerre. »

Si grande que soit la sévérité avec laquelle il condamne « l'esprit mondain » dirigeant ses actes, il estime que sa mission politique est d'origine divine: « Dieu s'étoit servi de moi, quoiqu'indigne, comme d'un instrument pour réveiller dans le cœur des Hongrois cet amour pour la Liberté, qui paraissait déjà refroidi, accoutumé aux maux. » C'est ainsi donc en professant l'idée d'une vocation personnelle, qu'une vision religieuse du monde peut s'associer le plus étroitement à des aspirations politiques. Ajoutons que, pour le Prince, c'est encore par la volonté de la Providence qu'il fut choisi, pour continuer les traditions de la lutte d'indépendance. A cet égard, il adopte une théorie de l'histoire qui remonte à la vision d'Augustin, mais aussi à la prophétie de Drábik, et selon laquelle les événements liés à certaines idées se reproduisent par « périodes merveilleuses ». « Je rappelle cinq guerres entreprises dans un même siècle, — écrit-il — par des intervalles si merveilleux, que, par rapport à l'âge et à la mémoire des hommes, on pourrait dire qu'elles ont été continuées, en tant que les plus avancés en âge, se ressouvenant du passé, ont pu dans les occasions présentes fomenter et nourrir dans les cœurs de la jeunesse le désir de la Liberté par la narration de ce qui c'est passé autrefois. Dieu, auteur de la paix et de la justice, a voulu sans doute par ces mouvemens avertir et apprendre aux Rois de la Maison d'Autriche que la Nation Hongroise ne pouvoit être conduite par une crainte servile, mais qu'elle supportait volontiers le joug de l'amour paternel. »

La manière dont le Prince voit l'histoire se définit donc comme étant composée d'une vision du monde théocentrique, liée à l'idée de l'indépendance nationale.

Mais les *Mémoires* sont en même temps une œuvre littéraire. A ce propos, il ne faut pas oublier, bien entendu, qu'il a écrit son ouvrage en français, langue qu'il connaissait bien, mais qui n'était pourtant pas son moyen d'expression naturel. Comme nous l'avons vu, les critiques contemporains eux-mêmes ont relevé ses fautes de style. Aujourd'hui nous sommes surtout arrêtés par la construction lourde de ses phrases, rappelant le style latin et hongrois baroque de l'époque. Mais à cet égard nous devons tenir compte aussi de certaines particularités individuelles, le Prince lui-même reconnaissant que parfois il ne formule pas très clairement ses idées. Le 8 avril 1710, il écrit ceci dans une lettre adressée à Bercsényi: « Voilà que je viens de dicter une lettre à Brenner . . . que je juge nécessaire de faire recopier par *clavis* pour vous *explanatis obscuritatibus* qui, je l'accepte, ont coutume d'intervenir dans mon style. »³⁴ Qu'il nous soit permis d'illustrer les « longues » phrases de Rákóczi par cet autre exemple cité de la lettre écrite le 1^{er} mai 1708 à Bercsényi: « Recevant, quelques jours auparavant, votre lettre écrite le 23 *praeteriti*, pour que je puisse

y répondre plus complètement, je trouvais nécessaire d'attendre Huiszent (Huysen), lequel s'étant enivré d'abord à Monok avant-hier soir, puis ici même, languissait hier sous mes yeux, moi-même le conduisais dans la discussion comme si je n'avais pas encore reçu votre lettre au sujet de la discussion que vous aviez eu avec lui, et lorsqu'il sortit l'affaire du traité, je lui répondis que j'espérais que suivant mes ordres donnés à Kassa, après avoir appris la nouvelle de son arrivée, vous lui ayez communiqué ma résolution au sujet du traité; sur quoi la réponse: mais oui, l'ayant entendu, il écrivit déjà à l'envoyé anglais et comme j'ai tout confirmé, il allait expédier son courrier une nouvelle fois, *pro accelerando negocio*; je l'ai disposé à ce qu'il attende la réponse. »³⁵ Dans les *Mémoires* on rencontre un grand nombre de phrases dont il est difficile de savoir où elles commencent et où elles finissent, la structure des phrases n'étant pas toujours bien adaptée au rythme de la succession des idées. Alors que les lettres de Rákóczi n'étaient pas exemptes de fautes de grammaire et d'inégalités orthographiques, dans le texte des *Mémoires* les secrétaires français et l'éditeur les ont éliminées. (Nous ignorons évidemment la proportion de ces corrections, puisque nous ne disposons pas du manuscrit original.)

Il ne fait aucun doute que les contemporains français de Rákóczi s'exprimaient dans un style plus clair, plus souple et plus riche; il faut pourtant constater que le Prince qui avait appris le français en lisant Vaugelas et Fénelon, qui connaissait bien la littérature politique et les belles-lettres françaises de son époque et cherchait à se conformer à l'idéal du style classique, s'est montré un écrivain d'expression française capable de formuler avec précision les idées et les sentiments les plus divers. La preuve en est que, pour l'essentiel, l'éditeur a laissé intact son texte, quoique celui-ci ne fut pas pourvu de tous les « agréments. »

L'œuvre est construite d'une façon logique: elle suit l'ordre chronologique des événements. Cependant, du point de vue structurel, la partie initiale et la partie finale laissent quelque peu à désirer parce que d'une part, le Prince ne raconte pas les événements antérieurs à son arrivée en Pologne en 1703 et, d'autre part, après avoir analysé la paix de Szatmár de 1711, il revient sur les actions diplomatiques entreprises pendant la guerre d'indépendance au lieu de terminer l'ouvrage par une conclusion convenable. Cela donne l'impression que les *Mémoires* et les *Confessions* n'ont pas été nettement délimités dans leur construction même. La composition chronologique des *Mémoires* est rompue par l'examen de la société hongroise qui est inséré après le récit des événements de 1704, et par la description de l'armée qui est rattachée à l'histoire de l'année 1705. En lisant les brefs chapitres qui viennent après 1708, nous avons l'impression d'un travail hâtif; le Prince s'y tait sur de nombreux événements auxquels il a pourtant participé personnellement. Tout en critiquant ces défauts, nous estimons cependant que Rákóczi a parfaitement réussi à organiser son récit selon un principe ordonnateur qui consiste à se mettre lui-même au

centre et à faire voir par ses propres yeux les événements, les situations et les personnages, le tout étant disposé dans l'ordre de succession des campagnes, d'une manière qui à lui et à ses contemporains semblait naturelle parce qu'elle exprimait la cadence réelle de la vie.

Ce n'est pourtant pas tant dans sa construction que nous devons chercher les qualités littéraires de l'œuvre, mais beaucoup plus dans la manière dont son auteur fait revivre les événements, les situations ou les caractères.

Nous constaterons tout d'abord ses qualités de conteur. Dans la première partie de son œuvre, Rákóczi raconte à grand renfort de détails et d'une façon intéressante, ce qui se conçoit aisément puisqu'en fait, bien des choses hors du commun sont arrivées à ce jeune homme de 27 ans qui prit la tête d'un soulèvement national, à grand retentissement international, et ce de son propre chef, en répondant à l'appel des serfs. Ce sont surtout les événements des deux premières années de la guerre qu'il raconte avec un vif plaisir, ceux dont il fut le héros et où son courage, son endurance, sa ténacité furent constamment mis à l'épreuve. Il suffit de rappeler à cet égard sa rencontre avec les serfs, les accrochages de Munkács, la bataille de Tiszabecs. Il raconte volontiers les batailles, ainsi que les négociations qu'il poursuivit personnellement mais cela déjà du point de vue du chef de guerre ou du diplomate. Laissant voir un peu de lassitude vers la fin, il s'anime cependant à nouveau lorsqu'il parle des derniers événements, surtout de ses négociations avec Sándor Károlyi ou János Pálffy, à propos desquelles il fait le bilan de toute son activité précédente.

En matière de description, Rákóczi s'impose en maître incontestable, et István Vas a raison d'attirer notre attention sur l'importance des détails dans les *Mémoires*. Le Prince a le don de l'observation, mais aussi une excellente faculté de reconstruire des lieux, des objets, des circonstances et parfois même des dialogues. Parmi ses descriptions, les meilleures sont celles des batailles le Prince mettant tous ses efforts à en rendre les détails avec exactitude. Il était poussé moins par son ambition d'homme de lettres que par celle de faire valoir ses connaissances militaires. Ces scènes de bataille nous révèlent par ailleurs fort bien l'état général de l'armée, ainsi que l'attitude personnelle des simples soldats et des officiers.

Nous trouvons aussi dans les *Mémoires* toute une série de portraits dans lesquels le Prince parvient à saisir, à l'aide d'un ou de deux adjectifs bien choisis, les qualités et les défauts essentiels du personnage. En général, il essaie de donner une image nuancée, sauf peut-être quelques allusions à Thököly, profondément injustes, car l'exilé n'a donné aucun sujet de méfiance. On peut rappeler à cet égard le procédé caractéristique dont il use lorsqu'il met dans la bouche des émigrés rentrant de Turquie des propos faussement élogieux sur la « prudence pénétrante » ou « les précautions pleines d'une sage défiance », et sur les méthodes militaires et politiques du roi des Kouroutz.

Bien que le critique des *Mémoires de Trévoux* fut indigné du portrait de

Bercsényi, nous estimons que celui-ci n'est pas aussi partial que le critique ne le prétend. Voici comment le Prince énumère les défauts de caractère de Bercsényi: « Le génie donc de Bersény, qui ne pouvoit souffrir l'égalité, paroissait dur et insupportable à ses inférieurs; il étoit inconsidérément mordant et satirique dans la familiarité, léger dans la gravité, aigre et méprisant dans répréhension; opiniâtre estimateur de ses propres sentimens, il méprisoit la plupart du tems ceux d'autrui; éloquent en paroles, hésitant dans l'action, flottant dans le doute, vague et indéterminé dans le conseil, à cause de la vaste étendue de son esprit, il attribuoit toujours aux autres les mauvais événemens. » Cependant, il le défend contre les accusations injustes: « L'opinion publique taxoit Bersény d'avarice et d'avidité pour amasser des trésors; mais il en étoit incapable. On le croyoit épargnant, parce que ne se souciant pas de se concilier l'affection des autres, il croyoit qu'avec moi il se suffirait à lui-même. C'est pourquoi il n'avoit, hors moi, aucun ami dans toute la Hongrie. » Les sources contemporaines hongroises et étrangères confirment cette description, — c'est une autre question de savoir dans quelle mesure on peut se fier à l'opinion publique de l'époque.

Cette tendance à l'objectivité se manifeste d'une façon encore plus intéressante dans le portrait de Károlyi. Au début, Rákóczi reproche au général de prêter l'oreille aux anciens officiers de Thököly, de préférer la petite guerre, de tolérer le désordre parmi ses troupes, d'être lui-même indiscipliné et de ne travailler que pour son propre bien. Plus tard, en racontant la campagne de 1709, il loue Károlyi qui s'est laissé convaincre par les bons principes de l'art de guerre enseignés par son ami et parent, Pál Bagossy. Et il ajoute: « Il ne fallait pas beaucoup de leçons à un génie tel que Karoly; il avoit toutes les dispositions pour devenir un bon Général, un coup d'œil excellent, ferme, actif, infatigable, plein d'expédiens et de ressources, industrieux, toujours gai et affable, sachant bien choisir et appliquer les sujets, ennemi des grandes chères et de la mollesse. » « C'est par là qu'il amassa pendant la guerre plus d'argent que tous les autres généraux ensemble, sans donner lieu aux Comtés et au peuple de se plaindre de lui. » Et tout cela, il l'écrivait pendant l'exil, donc après la trahison de Károlyi!

On pourrait encore citer l'exemple d'un grand nombre de portraits — même s'ils ne sont pas toujours aussi réussis que ceux-ci —, surtout ceux des généraux issus de l'aristocratie, mais nous pensons avoir fourni suffisamment de preuves de l'intérêt que Rákóczi portait aux hommes, à leur caractère, aux mobiles de leurs actes, et, aussi du fait qu'il savait les représenter avec art.

Les *Mémoires* s'élèvent au rang d'une œuvre littéraire par leur ton même, par la noblesse dont ils sont imprégnés d'un bout à l'autre. Pour illustrer l'envolée du style, nous citons, à titre d'exemple, un passage sur les falsifications de l'historiographie autrichienne: « Les langues médisantes publient les par-

jurements des Hongrois, en supprimant qu'à l'occasion (hé, combien de fois, hélas !) les sermens qu'on a extorqué d'eux contre leurs lois et leurs libertés, ont été si violens et si indiscrets, qu'il auroit été criminel de les garder au préjudice de la postérité et de blesser ainsi la dureté. Or si par une telle conduite Dieu a été offensé, malheur aux causes de la cause, comme aux causes de ce qui a été causé ! Les traits dont le pinceau autrichien dépeint les Hongrois sont grossiers, et les couleurs en sont noires, le burin avec lequel ils gravent leurs monuments historiques est bien aigu ; tantôt ils les blâment de leurs mœurs grossières, rustiques et barbares, tantôt il les taxent de l'ignorance des Sciences et des beaux Arts, quelquefois de leur débauche, de leur oisiveté et de leur avarice. Mais, hélas ! ce qui s'est passé dans une guerre de huit ans, et qui est raconté dans cet ouvrage, ne convaincra pas les Autrichiens de fausseté ; car ce qui y est rapporté, n'est que des signes manifestes et des fruits amers de la domination paternelle de la Maison d'Autriche, sous laquelle toute la Nation a contracté les véritables propriétés d'enfans mal élevés, sans qu'on puisse les en accuser, mais leur père. Car quel est le Roi Autrichien qui ait établi des Collèges pour que la Jeunesse pût être imbue de mœurs plus polies ? Quel est-ce qui ait érigé des Académies pour cultiver cette Nation dans les Sciences et dans les beaux Arts ? Qui est-ce qui l'a employé aux fonctions de la Cour ou de la Guerre pour la retirer de la débauche ? Quel est-ce qui a introduit parmi le peuple les Arts mécaniques et le Commerce pour éloigner de l'oisiveté ? Et enfin, quel est-ce de ces Rois qui n'ait pas fait des extorsions sur les Hongrois pour qu'en les contraignant à amasser et à se retrancher sur leurs propres nécessités, il ne leur eût point enseigné l'avarice ? Je réprime les calomnies, j'éclaircis la vérité : cependant je n'impute pas aux hommes les malheurs de la Nation, mais je reconnois que la domination des Parâtres envoyés sur nous par la main du Père céleste, qui nous frappe avec justice, a été comme une verge de fer. » Ce réquisitoire, construit selon les règles de la rhétorique baroque, atteste que Rákóczi avait aussi un don d'orateur et n'était pas exercé que dans le style de la dissertation.

Quant à sa prose, elle se caractérise non seulement par une certaine ampleur due à l'inspiration patriotique-religieuse, mais aussi par la dignité d'un homme ayant conscience de sa vocation, et souvent même par une passion difficilement réprimée. C'est après avoir relaté la mise en fuite de la première troupe des insurgés et avant son arrivée en Hongrie qu'il écrit ceci : « Tel et si malheureux fut le commencement de la Guerre de Hongrie, que j'avoue volontiers avoir entreprise contre toutes les règles de la prudence, animé par l'ardeur d'un jeune homme, et par le zèle de la Patrie ; mais fortifié et encouragé par le seul dessein de mériter la confiance et l'amour du peuple et confirmé dans le but que je m'étois proposé. » Les paroles fières adressées à Wratislaw ou le discours prononcé devant la diète d'Ónod qui avait provoqué de si grandes émotions, sont autant de manifestations de cette attitude passionnément

consciente d'un homme qui se considère comme l'élu non seulement de Dieu mais aussi celui du peuple.

Pour toutes ces raisons, les *Mémoires* se situent par leur genre, entre les « vrais » mémoires et les confessions du type de celles de saint Augustin. Les mémoires de l'époque veulent décrire le monde tel que les auteurs le voient. Le grand maître classique de ce genre, Saint-Simon, y ajoute évidemment ses propres pensées et sentiments, mais en portant des jugements sur les autres et les événements qui lui sont extérieurs à la manière d'un juge qui fait abstraction de lui-même. Rákóczi, dans les *Mémoires* ne se ménage pas; il raconte ses expériences les plus personnelles, tout en voulant surtout montrer son rôle dans la vie publique. Son ouvrage rappelle plutôt des confessions ou des autobiographies écrites par ses contemporains transylvains, tel Miklós Bethlen. Ce flottement entre les genres semble parfois gênant, mais le plus souvent il en résulte une tension plus grande et le fait que la personne de l'auteur soit toujours au premier plan, augmente encore l'intérêt des *Mémoires*.

De quelle manière les *Mémoires* ont-ils agi sur les idées politiques? Certainement pas par les vues sociales qu'ils contiennent, même si l'attitude humaniste de Rákóczi à l'égard des serfs produit une très profonde impression sur les lecteurs, mais par le programme touchant l'indépendance du pays, qui y est développé. C'est ce que le Prince lui-même jugeait le plus important: « Je ne crains point de déclarer ingénument devant vous, ô Vérité Éternelle à qui j'ai dédié ces Mémoires, que le seul amour de la Liberté et le désir de délivrer ma Patrie d'un joug étranger fut le but de toutes mes actions. » Cette déclaration dans les *Mémoires* et plus encore dans les *Confessions*, s'accompagne des regrets du pénitent: « Je n'y étois pas animé par un désir de vengeance, ni par l'ambition d'acquérir une Couronne ou une Principauté; non plus que par l'envie de gouverner: mais la seule vaine gloire de satisfaire à mon devoir à l'égard de ma Patrie et un honneur mondain, qui avoit la source dans une générosité naturelle, agissoit en moi d'une manière criminelle par rapport à vous, ô mon Dieu! en tant que ces différens motifs se rapportoient, se terminoient en moi-même. » Cette attitude empreinte de modestie, d'autocritique et de pénitence, pouvait inspirer de la sympathie au lecteur, mais ce que la postérité a surtout honoré en Rákóczi c'est sa volonté de satisfaire à son « devoir à l'égard de la patrie » et la « générosité naturelle » qui l'a déterminé à lutter pour une Hongrie et une Transylvanie indépendantes. Le tragique qui entourait cette entreprise n'en a rendu la cause que plus grandiose et le sacrifice personnel conféra un énorme prestige moral non seulement au Prince et à ses fidèles, mais au programme lui-même.

Jusqu'au compromis de 1867, l'évocation de la cause du Prince et des Kouroutz fut toujours — et si l'on ne tient pas compte de l'opposition assez problématique de la noblesse au régime de Joseph II — dans la ligne du progrès: ce n'est qu'après le compromis qu'elle fut mise au service d'un nationa-

lisme chauvin. Dès lors, la lutte s'engage entre les tendances progressistes et réactionnaires pour s'approprier l'héritage kouroutz. Les jacobins hongrois, partant de l'exemple de la guerre d'indépendance de Rákóczi, découvrent — bien que trop tard — qu'il faut lier la revendication du progrès social à celle de l'indépendance nationale. Plus tard, le grand poète révolutionnaire, Sándor Petőfi, voit surtout en Rákóczi « le saint de la Patrie » et le « chef de la Liberté ». Les jacobins ou Petőfi et ses contemporains connaissent les *Mémoires*, soit par l'édition française, soit par les traductions latines et hongroises restées sous forme de manuscrit; peu nombreux sont ceux qui les connaissent directement, on y a surtout accès par l'intermédiaire de l'historiographie qui y puise des données sans adopter la conception de Rákóczi, par peur de la censure impériale.

Après le compromis austro-hongrois, le nom de Rákóczi est brandi par le Parti de l'Indépendance qui, avec son idéologie nationaliste, exprime les intérêts d'une partie de la classe dominante hongroise et s'efforce en même temps de se gagner les grandes masses paysannes, en évoquant le souvenir des guerres d'indépendance. C'est alors que les *Mémoires* s'attirent un intérêt général et passionné, grâce surtout à Kálmán Thaly qui les met au service de son historiographie nobiliaire romantique et nationaliste. C'est alors aussi qu'ils deviennent une source d'inspiration pour la littérature, et notamment pour le grand romancier romantique, Mór Jókai qui puise dans les *Mémoires* le sujet de plusieurs de ses ouvrages. Ce nationalisme nobiliaire romantique, de même que le nationalisme bourgeois, trouva son critique en Gyula Szekfű, qui, dans son ouvrage intitulé *A száműzött Rákóczi* (Rákóczi exilé), paru à la veille de la première guerre mondiale, a mené une campagne juste contre certaines falsifications, mais dans l'esprit de la « Realpolitik » qui souhaitait le maintien de la monarchie austro-hongroise. Exaltant le compromis de Szatmár et ses suites, il reproche aux *Mémoires* leur programme relatif au rétablissement de l'indépendance du pays et il essaie de réfuter leur argumentation, tout en affirmant que l'ouvrage n'est pas de la main de Rákóczi.

Une attitude très différente est celle adoptée à cette époque par Endre Ady qui, rejetant le nationalisme, retient des *Mémoires* l'image d'un Rákóczi allant à la rencontre du peuple, tout en donnant la priorité à l'initiative des serfs. Dans sa conception, le Prince est le libérateur du peuple qui lutte non seulement pour l'indépendance, mais aussi pour le progrès social. Ce n'est qu'ainsi qu'on peut interpréter son vers: « Que vienne enfin Rákóczi, n'importe qui ! », appel à une révolution future.

Entre les deux guerres, les tendances progressistes et rétrogrades ne cessent de se disputer l'héritage de Rákóczi. Le chauvinisme hongrois a même tenté d'exploiter la mémoire de la guerre d'indépendance des Kouroutz aux fins de sa propagande révisionniste, alors que les tendances antifascistes se réclamaient des traditions kouroutz dans leur lutte contre l'hitlérisme. Mais l'importance des *Mémoires* semble diminuer un peu au cours de ce combat idéo-

logique: on ne les réédite pas pendant toute cette période d'entre-deux-guerres.

Après 1945, les luttes pour l'indépendance — en partie sous l'influence de la résistance antifasciste — ont fortement influencé l'opinion publique hongroise. C'est l'époque où l'on prenait conscience — bien, que d'une façon inégale — de l'importance du progrès social, comme d'un critère général par l'appréciation juste des événements historiques. Aussi lors des fêtes de commémoration organisées à l'occasion du 250^e anniversaire du déclenchement de la guerre d'indépendance, dirigée par Rákóczi, nous étions déjà en mesure de tenir compte des corrélations qui existent entre l'indépendance nationale et le progrès social, même si à cette époque encore l'idée de l'indépendance nationale se présentait d'une façon assez abstraite, et que le problème social était simplifié à cause, entre autres, du retard de l'histoire économique et sociale. La nouvelle traduction des *Mémoires* agit comme un facteur vivant capable de transmettre l'essentiel de la pensée de Rákóczi du point de vue national et social à la fois et elle attirera surtout l'attention sur les rapports du Prince avec le peuple. C'est alors que, dans la littérature aussi, on essaya, en s'appuyant en partie sur les *Mémoires*, de donner un tableau authentique de la guerre d'indépendance et de l'activité du Prince, différent de l'image romantique du passé. L'entreprise la plus réussie dans ce domaine fut le grand roman, resté malheureusement inachevé, de Géza Laczkó sur Rákóczi.

Aujourd'hui, où reprennent les discussions sur le jugement à porter sur les luttes pour l'indépendance, la méthode qui nous semble la plus appropriée, est celle qui consiste à poursuivre l'étude des nombreuses questions non encore éclaircies de la guerre d'indépendance, en mettant à contribution les sources disponibles et en partie non encore publiées. Dans cette recherche les *Mémoires* serviront toujours de point d'appui et de référence.

Quelle est donc la signification des *Mémoires* pour nous, Hongrois d'aujourd'hui? C'est à travers cette œuvre que nous pouvons le mieux connaître l'idée pour laquelle ont lutté Rákóczi et ses contemporains. Le témoignage que le Prince offre de la guerre d'indépendance n'est pas sans contenir une critique, mais celui qui la formula est un homme qui a accepté d'écarter le plus radicalement possible, tous les obstacles qui se dressaient sur la voie de l'indépendance de la Hongrie ou, du moins, de la Transylvanie.

Cette attitude critique prouve que la tâche d'apprendre à la nation à se connaître elle-même n'incombe pas uniquement à ceux qui se contentent de réformes, mais peut être assumée par ceux-là aussi dont le radicalisme a été considéré par beaucoup comme la poursuite de rêves utopiques. L'histoire a prouvé que le progrès social est inséparable du développement national, lequel, à son tour, suppose comme cadre un État indépendant. Ce n'est pas pour une utopie que Rákóczi a plaidé et lutté, mais pour une idée juste et historiquement valable, même si les circonstances étaient telles que sa mise en pratique devait échouer à cause de la précocité des conditions.

Les *Mémoires* témoignent d'une politique, mais ils sont aussi l'expression d'une certaine attitude morale: malgré toutes les mesquineries, indignes de cette noble cause, et en dépit des nombreuses déceptions et épreuves, Rákóczi est resté fidèle à la vérité qu'il avait connue. Cette fidélité inébranlable ne lui interdit pas de se plonger dans des luttes internes, des déchirements et des méditations, mais c'est précisément la certitude acquise au prix de souffrances personnelles qui rend inoubliable l'attitude de Rákóczi.

Nous avons esquissé, dans ce qui précède, l'importance des *Mémoires*, d'une façon sommaire et en nous bornant à quelques aspects. Nous espérons que l'édition critique de l'original et la traduction remaniée donneront l'occasion à beaucoup de lecteurs avertis, de réflexions sur l'homme et son histoire.

NOTES

¹ Cf. la publication *II. Rákóczi Ferenc válogatott levelei* (Lettres choisies de François II Rákóczi). Réd. B. Köpeczi, Bp., 1958.

² Cf. *Ráday Pál iratai* (Les archives de Paul Ráday). Publ. par K. Benda, T. Esze, F. Maksay, L. Pap. Bp., 1955, vol. I, pp. 92. sq. et les études de Tamás Esze: *Rákóczi Ferenc breznai kiáltványa* (Le manifeste de François Rákóczi à Brezan). *Századok*, 1954; *A Rákóczi-szabadságharc publicisztikája* (La littérature politique de la guerre d'indépendance de Rákóczi). *Irodalomtörténet*, 1954; *Egy lengyel királyi tanácsos levele* (Lettre d'un ministre de Pologne), in: *Magyar Könyvszemle*, 1961 et *A Rákóczi-szabadságharc és Európa* (La guerre d'indépendance de Rákóczi et Europe). Réd. par B. Köpeczi, Bp., 1970.

³ *Archivum Rákóczianum*. Réd. K. Thaly, vol. I, Pest, 1873, pp. 46—47.

⁴ Márki, S., *II. Rákóczi Ferenc* (François II Rákóczi). Bp., 1910, p. 636.

⁵ Cf. la communication de J. Perényi: *Dialogus Hungari cum Polone de statu moderne Poloniae, Discursus inter duos ministros Status Moscoviticae*, in: *Ann. Univ. Bp. Sect. Hist.* 1964, vol. VI, pp. 123—145.

⁶ Archives du Ministère des Affaires Etrangères, Paris, Corr. pol. Turquie, tome 157, fol. 48, 64, 65, 103, 156 verso.

⁷ Les écrits, en partie falsifiés, de Kőkényesdi et de Klement ont été publiés par J. Fiedler dans les volumes 9 et 17 de *Fontes Rerum Austriacarum* (Actenstücke zur Geschichte Franz Rákóczy's und seiner Verbindungen mit dem Auslande, Wien, 1855—58.) Pour les falsifications de Kőkényesdi, voir Köpeczi, B., *La France et la Hongrie au début du XVIII^e siècle*, Bp., 1971; au sujet de Klement voir László Szalay: *Klemens János Mihály II. Rákóczi Ferenc követe* (János Mihály Klemens, envoyé de François II Rákóczi). *Századok*, 1870; les lettres de Rákóczi à Besenval, envoyé français à Danzig, et ses instructions secrètes à Brenner ont été publiées par E. Pillias: *Études sur François II Rákóczi*, Paris, 1939.

⁸ Köpeczi, B., *Politique et jansénisme*. Lettres de François II Rákóczi, prince de Transylvanie, au cardinal F. A. Gualterio, *Acta Historica*, 1958, pp. 153—173.

⁹ Une édition latine des *Confessions*, abondant en fautes, a vu le jour en 1876 à Budapest sous le titre de *II. Rákóczi Ferenc önéletrajza és egy keresztény fejedelem áhításai* (Autobiographie de François II Rákóczi et les aspirations d'un Prince chrétien), publié par Ágost Grisza.

¹⁰ *O. cit.* p. 150.

¹¹ *Lettres d'un gentilhomme de son Altesse Sérénissime le Prince François Rákoczy*, Bp. 1909. Publ. et trad. par K. Thaly.

¹² Köpeczi, B., *François II. Rákóczi et sa connaissance du français*. in: *Mélanges offerts à A. Sauvageot*... Budapest—Paris, 1972.

¹³ Cf. *Apponyi, Hungarica*, vol. IV, p. 334.

¹⁴ Montesquieu, *Œuvres complètes*, Paris 1950, vol. 2, pp. 137, 416 et 535.

¹⁵ Eckhardt, A., *Voltaire, Michelet et la catastrophe hongroise de 1526*, in: *De Sicambria à Sans-Souci*, Paris 1943.

¹⁶ Claude-Michel de Sacy: *Histoire générale des Hongrois*, Paris 1778, vol. 2, p. 196, 367—7, 402, 409.

¹⁷ Cité par J. Kósa: *Francia könyvek sorsa Magyarországon* (Les destins des livres français en Hongrie). *Egyetemes Philológiai Közöny*, 1941, pp. 71—72.

¹⁸ Szarvasi, M., *Magánkönyvtárak a XVIII. században* (Bibliothèques privées au XVIII^e siècle). Bp. 1939. Ce travail cite, entre autres, le catalogue des livres de István Csépan, sur lequel figurent non seulement l'*Histoire des Révolutions de Hongrie*, mais aussi le *Testament politique et moral* de Rákóczi.

¹⁹ La Bibliothèque de l'Université Eötvös Loránd de Budapest, G. 86, p. 250.

²⁰ Cf. Köpeczi, B., *Rákóczi-hagyomány a XVIII. század közgondolkodásában* (La tradition de Rákóczi dans l'opinion publique du XVIII^e siècle). *Irodalomtörténeti Közlemények*, 1973, N^o 2—3.

²¹ Gragger, R., *Egy magyar tudós sorsa, Rotarides Mihály* (Le destin d'un savant hongrois Mihály Rotarides), in: *Klebsberg Emlékkönyv* (Mélanges à Klebesberg), Bp., 1925, p. 26.

²² Pour tout cela voir mon étude citée et sur la tradition I. Sztítás: II. *Rákóczi Ferenc a magyar irodalomban* (François II Rákóczi dans la littérature hongroise). Bp., 1937.

²³ Bibliothèque Széchényi, Budapest, Fol. Lat. 3697; Bibliothèque de l'Université de Budapest, G. 517; *Történelem* (Histoire), 2^e partie, 82, I—II.

²⁴ Bibliothèque Széchényi, Budapest, Quart. Lat. 336.

²⁵ Bibliothèque Széchényi, Budapest, Quart. Hung. 1423; dans les Archives de Matica Slovenska on trouve une copie de cette traduction datée des années 1830. (Microfilm à la Bibliothèque de l'Académie des Sciences, Budapest, No. A 1629(IV).

²⁶ Nous n'avons pas réussi à identifier ce traducteur. On pourrait supposer qu'il s'agit de Károly Ráth, qui dans la préface de l'édition de 1861 écrit: « L'année dernière mon ami Gy. L. a traduit cet ouvrage en hongrois. J'en ai pris une copie, et comme les temps sont favorables à sa publication, j'ai l'honneur de la présenter au public hongrois, toujours amateur de l'histoire de sa patrie. » Dans la correspondance qu'il a entretenue avec Kálmán Thaly au sujet de l'édition de 1866, il parle beaucoup de problèmes techniques et économiques, mais il ne souffle mot de la traduction et de son auteur. Il écrit le 6 novembre 1865 à Thaly: « Je ne sais pas, si tu presses suffisamment Mór Ráth (libraire à l'époque) pour l'édition de Rákóczi. Le temps est venu pour que tu touches un mot à ce sujet. J'en ai trouvé un exemplaire manuscrit dont tu pourras te servir pour les corrections. Pour ta contribution bienveillante, je suis prêt à te payer 500 forint de mes honoraires. » Si Ráth a le droit de toucher les honoraires, cela veut dire que c'est lui qui a traduit l'ouvrage. Cependant dans ce cas-là il est assez difficile à expliquer la critique sévère de Thaly dans la préface de l'édition de 1866 et la remarque de 1872 selon laquelle la traduction était « bâclée ».

²⁷ Les éditions hongroises des Mémoires: II. *Rákóczy Ferenc emlékirata a magyar hadjáratról 1703—1711*. (Les Mémoires de François II Rákóczy de la campagne de Hongrie. 1703—1711.) Publ. K. Ráth, trad. Gy. L. Győr, 1861; II. *Rákóczy Ferenc fejedelem emlékiratai a magyarországi háborúról, 1703-tól végéig (1711)* (Les Mémoires de François II Rákóczy sur la guerre de Hongrie de 1703 jusqu'à sa fin (1711), éd. remaniée et complétée par K. Ráth et K. Thaly, Pest, 1866; 3^{ème} éd. 1868; idem éd. compl. et préf. par K. Thaly, Pest, 1872; idem, Budapest, 1885.

²⁸ II. *Rákóczi Ferenc Emlékiratai, Saint-Simon emlékiratrészleteivel* (Les Mémoires de François II Rákóczi, avec des extraits des mémoires de Saint-Simon) traduit, publié et préfacé par István Vas, Budapest, 1948; la même édition avec la préface de P. Zs. Pach., Bp. 1951.

²⁹ Cité dans l'édition de la traduction de 1951, p. 226.

³⁰ *Tudománytár* (Cabinet des Sciences), réd. par J. Lutzenbacher, Pest, 1841, vol. 9, p. 121.

³¹ Márki, *op. cit.* vol. III, p. 638.

³² Idem

³³ Pour l'historiographe de l'époque, voir Tholfsen, T. R., *Historical Thinking, An Introduction*, New York—London, 1967, et Köpeczi, B., *Rákóczi Fénelon és Bossuet között*. (Rákóczi entre Fénelon et Bossuet). *Eszmei és irodalmi találkozások* (Rencontres idéologiques et reflets littéraires.) Budapest, 1972.

³⁴ Archivum Rákócziánium, vol. III, p. 93

³⁵ Archivum Rákócziánium, vol. II, p. 257.